

1

Je m'appelle Nora Lefebvre. Je suis une *héritière*, aurait dit Pierre Bourdieu.

Mon père, François Lefebvre, est chercheur en physique appliquée au Laboratoire national de sciences transdisciplinaires de Bordeaux – le LNSTB. Petite, je jetais un coup d'œil dans les gros dossiers reliés par des spirales noires qu'il posait sur la table de notre *pièce à vivre*. Je me demandais comment des courbes, des graphiques, des équations, des schémas pouvaient peupler un univers mental. Pareils gribouillis me semblaient effrayants et je ne comprenais pas pourquoi mon père leur consacrait tant de temps au détriment d'activités plus agréables – ou, pourquoi pas, de moments où nous aurions pu jouer ensemble. Mais je me suis rendue tôt à l'évidence : mon père s'ennuie quand il s'amuse.

Ma mère, Corinne, est vétérinaire, fille d'un vétérinaire. En collaboration avec deux autres confrères, elle exerce dans la clinique de Caudéran que lui a léguée mon grand-père décédé, mais qu'elle a complètement *repensée*, rénovée et dotée d'une technologie dernier cri. Elle y a même créé une *unité d'éducation comportementale* pour chiens et chats – « le concept étant d'optimiser l'adaptation à la vie

en appartement des animaux de compagnie ». C'est une jeune femme un peu obèse, Ludivine, une ancienne soigneuse de la SPA, qui s'en occupe. Ma mère a toujours refusé de m'offrir un chaton... « C'est toi le petit chat de la maison. »

Je me rappelle ce jour où elle pria Ludivine d'aller me chercher à l'école Saint-Ferdinand et de me ramener à la clinique. Je demandai à voir Black et White, un couple de lapins des Flandres en convalescence après je ne sais plus quelle opération. Ils appartenaient à une petite fille de mon âge. Un cadeau de ses parents. Ludivine m'apprit que « leur petite maman » venait leur rendre visite tous les jours. Chacune de ces bestioles occupait une cage. Ludivine me laissa seule dans la pièce. Je trouvais que ces *lagomorphes* avaient quelque chose de monstrueux et qu'offrir de telles erreurs de la nature à une enfant relevait de la perversion. Les bestioles, immobiles, me regardaient. Elles grignotaient de l'herbe sans baisser les yeux. On m'avait dit que les lapins pouvaient, parfois, manger n'importe quoi. Je fouillai les poches de mon blouson, en sortis un *chewing-gum*. En vitesse, je le libérai de son papier d'emballage, le coupai en deux et glissai chaque moitié dans les cages. Le lendemain soir, à table, ma mère annonça la mort énigmatique de Black et White. « Ils se sont étouffés. Comment ? Mystère complet... » La nouvelle fut terrible pour leurs propriétaires. La petite fille était, paraît-il, *inconsolable*. Ni ma mère ni Ludivine ne me

soupçonnèrent de ce meurtre. Je ne fus ni fière ni honteuse de mon geste.

Mes parents ont toujours voyagé pour leur travail. Ils se rendent encore plusieurs fois par an à l'étranger, séparément, pour participer à des colloques. Mon père donne des conférences sur l'avancée de ses travaux dans le domaine de *la mécanique des corps déformables*. Ma mère, elle, se rend souvent à Montréal parfaire sa formation sur la *modification des processus cognitifs des mammifères passant de la vie sauvage à la sphère domestique*. Ont-ils profité de ces périodes d'éloignement pour être mutuellement infidèles ? Pour les enfants, la vie sexuelle des parents n'est pas un sujet de préoccupation – et, pour moi, il en allait de même. Néanmoins, j'avais essayé de les épier quand ils se trouvaient dans leur chambre pour surprendre un moment de leur intimité. Mais leur porte, toujours verrouillée, ne laissait jamais passer le moindre son évocateur. Maintenant, en repensant à leur commune détestation des complications, je pense qu'ils ont dû, en effet, s'en tenir à un commerce vénérien sans écarts.

À cause de leurs déplacements fréquents, mes parents n'ont jamais trouvé l'occasion de partir en vacances avec leur fille – ne serait-ce qu'un week-end à *la neige* ou à *la mer*. Il m'arrivait de leur en faire reproche. Mon père jouait au sourd, ma mère, elle, m'objectait que bien des enfants de *milieux défavorisés* ne partaient pas en vacances en famille et *trouvaient quand même le moyen de s'amuser*. C'était un

argument du même ordre qu'elle me servait quand je rechi-
gnais à manger un légume répugnant : « Les enfants du tiers-
monde seraient bien contents d'avoir ça dans leur assiette. »
J'avais du mal à saisir pourquoi les questions d'inégalité
sociale, ou de géopolitique, rangeaient dans la catégorie des
caprices mon désir de vie familiale, ou de manger autre
chose que des brocolis. Au fond, pour être honnête, je ne
crois pas que passer du temps avec mes parents m'aurait
plu. De fait, ils déléguaient l'organisation de mes loisirs à
Christine, la sœur de mon père. À Pâques et en été, ils
m'envoyaient chez elle et Joaquim, son mari.

Joaquim Moreira – Jo – est patron d'une société de loca-
tion d'engins de levage assez prospère pour employer une
dizaine de salariés, chauffeurs et opérateurs, et dans laquelle
Christine s'occupe de la comptabilité. Le couple a deux fils :
Enzo, qui est de deux ans mon aîné, et Luca, qui a mon âge.

Je m'entendais bien avec mes cousins quand nous étions
enfants. J'aimais leurs jeux de garçons : les Lego, le foot, les
poursuites et les fusillades dans leur jardin avec des pistolets
à amorces, les consoles, etc. Souvent, à l'abri du regard de Jo
et Christine, nous nous adonnions au « montre-montre ». Il
s'agissait, comme à cache-cache, de se trouver une cachette,
mais, quand on était découvert, il fallait, en manière de gage,
baisser sa culotte. Je sentais Enzo et Luca perplexes devant
ce que je leur exposais. Quant à moi, je trouvais que leur
petit sexe avait une forme rigolote. Ces distractions cessèrent

avec l'âge des pudeurs, mais furent remplacées par le visionnage de vidéos pornographiques sur l'ordinateur d'Enzo. Je ne sais plus sur quel site on allait, mais je me rappelle très bien que le thème préféré des garçons était le *gang bang*, avec ses deux versions : soit une ou deux filles recevant les assauts d'une escouade de mâles attendant leur tour en se secouant le sexe, soit des automasturbations accompagnées d'éjaculations, souvent puissantes, sur le visage d'une jolie bénévole. Quand on me demandait si j'avais une préférence pour un autre genre, je me prononçais pour les « documentaires » de Pierrette et Pierrot, un couple de pornographes qui offrait un partenaire jeune et endurant, parfois deux, à une madame-tout-le-monde afin qu'elle exhibe tout son savoir-faire devant une caméra. Plus douces que les images des coïts et aspersions collectifs, celles-ci me renseignaient mieux sur l'appareil masculin et sur les différentes manières dont une femme pouvait en être pénétrée. Mes cousins ne prisait pas ce type de scènes en raison, je pense, de l'âge des « actrices », proche, le plus souvent, de celui de leur mère. En dépit de nos goûts différents, il ne faisait aucun doute que nous avions là, en ligne, une éducation sexuelle explicite qui épargnait à nos parents la délicate mission de nous en instruire – et je suis même prête à parier qu'ils comptaient pour cela sur Pierrette et Pierrot ou sur les productions de *Spermakino*.

Ces moments avec Enzo et Luca ne me firent jamais regretter d'être une enfant unique. Quand c'était l'anniversaire de l'un, l'autre pestait plus ou moins en secret. Je déchiffrais une petite haine sur le visage de celui qu'on ne fêtait pas. À l'évidence, la joie ne se partage pas entre frères. Un couple qui veut plusieurs enfants devrait savoir qu'il engendrera une fratrie d'ennemis. Par ailleurs, quand j'observais mes cousins en présence de leurs parents, je me demandais si Christine, ou Jo, avait une préférence pour l'un ou l'autre. Je n'ai jamais cru au discours selon lequel un père ou une mère ne faisait pas de différence entre leurs enfants et leur portait un égal amour. En famille, comme ailleurs, *on a ses têtes*. Ou bien les parents Moreira aimaient davantage, tous deux, un même fils, ou bien chacun avait *son* fils.

La famille Moreira habite Saint-Jean-de-Luz mais possède une maison de vacances en Algarve, à Santa Luzia, non loin de Tavira. Chaque année, du 15 juillet au 20 août, jusqu'à ce que j'aie quinze ans, j'étais leur invitée. Nous prenions tous les cinq le vol Bordeaux-Lisbonne, puis nous descendions dans le Sud dans un monospace loué où nous casions tant bien que mal nos bagages. Sur place, Jo retrouvait sa vieille Jeep militaire. Il l'avait achetée longtemps auparavant, quand la plupart des routes de la région n'étaient pas goudronnées.

Par sa blancheur et son toit en terrasse, la vaste maison des Moreira où nous séjournions ressemblait à une villa andalouse. Sur le terrain à la fois herbeux et caillouteux qui l'entourait, des chèvres se baladaient en liberté. À la tombée de la nuit, elles disparaissaient, laissant place à une faune invisible qui se signalait par des hululements et d'étranges petits grincements. Certains matins où il m'arrivait de me réveiller à l'aube, sachant que la fraîcheur ne durerait pas, je m'habillais et sortais faire un tour dans la campagne aride. C'est aux toutes premières heures du jour que le monde semble bon.

Quand je rentrais de ma balade, Christine était debout, douchée, vêtue d'une robe de coton blanc telle qu'on en fabrique dans le coin. Elle était chaussée de nu-pieds fantaisie, en plastique bariolé. À la cheville, elle portait une chaînette dorée. Elle ressemblait trop à mon père pour que je sache si elle était ou non jolie. Le livreur de pain passait vers 8 heures. Christine préparait le petit déjeuner. « Tu m'aides, ma chérie ? Mes hommes ne vont pas tarder. » Elle disait bien : *mes hommes*.

Les journées étaient caniculaires et les soirées tièdes. Au programme, il y avait du cheval, des pique-niques à la plage, des sorties en mer à bord du *cabin cruiser* de Jo. Christine nous accompagnait rarement, préférant demeurer à la maison où elle régnait sur le même petit personnel embauché à la saison constitué d'une cuisinière, Maria, d'une femme de

ménage, Fernanda, et d'un factotum, Victor. Quand nous rentrions à midi ou en fin de journée, nos chambres étaient faites, nos affaires rangées, la grande table de la véranda dressée. Maria, Fernanda et Victor habitaient São Pedro, un village minuscule, éloigné de cinq kilomètres, d'où ils venaient chaque matin à vélomoteur. Tous trois étaient âgés d'une vingtaine d'années et aucun d'entre eux n'avait fait d'études au-delà de l'école primaire. Ils paraissaient contents de travailler pour les Moreira et flattés que mon oncle, fils d'un maçon du pays, devenu entrepreneur en France, leur parle en portugais.

Jo et Christine ne se disputaient jamais. Ils aimaient même se montrer de l'affection en société, en particulier devant nous, les enfants. Ils s'embrassaient sur la bouche, se donnaient mutuellement du *mon cœur* ou du *mon amour*. Souvent Jo faisait glisser une de ses mains du dos aux fesses de sa femme – et quand il sentait mon regard sur eux, il m'adressait un clin d'œil. J'aurais été très désagréablement surprise de voir mes parents se laisser aller à de telles privautés.

À Tavira, mes cousins retrouvaient des amis, un groupe de garçons de la bourgeoisie lisboète. Je les intéressais. D'abord j'étais la seule fille de la bande, ensuite une Française, enfin une blonde. Parmi eux, il y avait Henrique qui avait dix-neuf ans, comme Enzo. Il était beau, gentil et joyeux. J'étais sensible à sa décontraction. Ayant fait sa scolarité entière au lycée français de Lisbonne, il était parfaitement

francophone. Bachelier, il s'apprêtait à intégrer l'université Paris-Dauphine pour y passer un *master d'économie appliquée*. Fonctionnaire à la Commission de Bruxelles, sa mère, Paula, lui trouverait des stages *stratégiques*. Bernardo Pinto, son père, un présentateur de journal télévisé populaire, avait un bateau amarré au port de plaisance de Tavira. C'est au club nautique qu'il sympathisa avec mon oncle. Les deux hommes n'avaient pas le même bagage intellectuel mais partageaient un sens hédoniste de la vie – même si Jo vantait en toute occasion *la valeur travail*.

Quand son père lui prêtait sa Moke rouge à quatre places, Henrique nous emmenait certains soirs à l'Echo Club, QG de notre petite équipe, une discothèque en plein air dont la piste de danse mordait sur la plage. Le fait que je sois mineure ne posait pas de problème. D'ailleurs, je n'étais pas la seule. Il suffisait pour les filles de se présenter en short court et débardeur serré – j'arborais moi-même ce *dress code* estival planétaire – pour accéder librement au lieu. Mes cousins avaient du succès auprès d'elles et savaient le renforcer en leur offrant nombre de gin-tonics.

Carlos, le patron de l'Echo Club, laissait Henrique faire le DJ une bonne heure. L'ambiance s'en ressentait. La fièvre montait de quelques degrés. Le bar, où officiaient deux jolies *raparigas*, augmentait son débit d'alcool.

Un soir, Henrique me fit boire, danser, rire, je le suivis sur le sable. Nous nous déchaussâmes. L'idée était d'aller

goûter l'eau qui arrivait par vagues lilliputiennes. Quand la musique ne fut qu'un léger bruit de fond, nous nous allongeâmes entre deux piles de transats qui nous soustrayaient aux regards et nous fîmes l'amour. Henrique appartenait à cette catégorie de garçons destinés aux jeunes candidates à la défloration. Il me le proposa, je consentis. Ce ne fut pas si déplaisant. Les choses de la vie prenaient un tour normal.